

Méditation et poésie.

Sur la voie et ce chemin du devenir soi, je souhaiterais partager la lecture de poèmes de Maître Dogen (1200-1253) du *Eihei Koroku*, réunis par Ejo après la mort de son maître. Ces textes longtemps restés dans le cercle restreint du maître et de ceux qui pratiquaient dans cette voie, copiés de manière manuscrite, ont commencé à être édités au 17^{ème} siècle sous l'impulsion de Manzan Dohaku. Plus récemment, Maître Deshimaru (1981) a apporté ses commentaires aux textes et l'un de ses disciples, Philippe Coupey (2007) a proposé les siens en les dédiant à son maître « le dragon assis ».

Dans ces pages, je souhaite simplement m'inspirer de la pratique de la simple assise et de leurs commentaires qu'ils nous ont transmis.

1

Mojo Seppo, le sermon sans parole.

«Le sermon sans parole du Tathagata,

Qui peut le comprendre ?

Un bâton fait d'une branche d'arbre le comprend inconsciemment.»

Poème d'une grande profondeur qui lu et relu, écouté et entendu, résonne du tréfonds de notre être. Entendre la parole sans parole qui se manifeste dans le vivant, dans ce que nous percevons à travers notre existence et par ce qui se manifeste aux portes de nos sens. *Mujo Seppo* indique cet enseignement particulier de la loi du Bouddha dans la tradition du bouddhisme nous rappelle Ph. Coupey. L'enseignement de la nature dans sa totalité, les mers, les montagnes, les arbres et les rivières, la lune et les nuages, *Mujo Seppo* constitue l'enseignement de tout l'univers non sensible dans lequel nous vivons et qui constitue notre vie dans le même temps, instant après instant.

Mujo signifie sans émotion nous rappelle Deshimaru, mais cela signifie aussi l'impermanence, non pas au sens de ne pas les ressentir mais de ne pas s'y attacher. Maître Dogen dans le *Shôbôgenzô* a écrit un texte intitulé *Mujo seppo* qui a été traduit en ces termes par Yoko Orimo; *Prédication de la Loi faite par l'inanimé*, texte qu'il a exposé à ses disciples en 1243. *Mujo* traduit par « inanimé », *mu* serait un préfixe privatif et *jo* le sentiment, les émotions. *Seppo* serait traduit par « prédication de la Loi ». Aussi la Loi avec un « L » majuscule serait à entendre comme la vie ordre de la vie ou du vivant, ce qui s'harmonise par le vivant.

Dans le bouddhisme il est fait état des huit vents qui soufflent et influencent notre manière d'être ; le profit, le goût des honneurs, la susceptibilité, la fierté, les causes internes provoquant la fierté, les causes internes provoquant la souffrance, celles externes provoquant la souffrance et le conditionnement au confort et au plaisir. Aussi ne pas s'attacher aux émotions et ce qu'elles peuvent induire mais laisser être pour rejoindre la symphonie de la nature.

A la fin de sa vie, les problèmes de vue de Dürkheim l'ont conduit à ne presque plus voir, il demande à son disciple Castermane lors d'une promenade dans la campagne avoisinante : « qu'est ce que vous voyez là ? » Son disciple de répondre : « un arbre ! » Dürkheim le reprend et dit : « c'est un geste de la vie ». Sacré parole qui renvoie à la nature en acte et en parole, un geste de la vie, des milliers de gestes de la vie devant nos yeux, or les voyons-nous ? Une montagne, une rivière, un arbre, un lac, une fleur et un brin d'herbe autant de gestes et de paroles qui se manifestent ; *mujo seppo*.

Au delà de prêter à la nature une « intention » comme nous pourrions l'entendre dans une conversation anodine, « il n'y a plus de saisons, c'est la pollution de l'homme qui perturbe tout et la nature se venge par les inondations, les catastrophes naturelles, les tsunamis , ... », nous n'en savons

rien, mais de telles remarques renvoient à ce lien à la nature fondamentale vers laquelle nous projetons nos propres constructions mentales, dans cette différenciation qui nous en a éloigné et que parfois nous retrouvons dans ces rares instants où nous nous sentons en unité, en ordre en quelque sorte avec la vie.

Deshimaru raconte l'histoire d'un voleur et son fils qui n'ayant rien à manger, décident d'aller voler dans le champ d'un fermier, alors que le père ramasse les légumes il dit à son fils de regarder s'il n'y a personne. Ce dernier âgé de sept ans lui répond: « non, non il n'y a personne, mais papa, la lune nous regarde ». Le père impressionné par ce propos décide de rapporter les légumes au fermier en s'excusant sincèrement. *Mujo seppo*. Entendre sans entendre, parler sans parler, voir sans voir, entendre au delà des paroles, parler au delà des mots, voir au delà de la vue ; *mujo seppo*. Dans ce sens, Ph. Coupey reprend un poème composé par Tozan après un *mondo* qu'il a eu avec son maître à propos de *mujo seppo* ; « Quand nous n'écoutons pas *mujo seppo*, nous pouvons l'entendre ».

Tathagata, la sagesse, l'ordre cosmique, en effet, qui peut le comprendre ? Qui peut comprendre ce discours du cosmos, de la nature qui n'en est finalement qu'une petite partie. Qui peut entendre cette sagesse dont nous sommes traversée ? Ph. Coupey, à la suite de son maître reprend le texte entendu par Sotoba, l'éveillant dans le même temps :

*«La voix de la vallée est un grand sermon.
Les couleurs de la montagne est le corps du Bouddha.
Il chante les poèmes des quatre vingt mille poèmes.
Comment expliquerai-je cela à autrui? »*

Ordre cosmique, sagesse, mouvement dont nous faisons partie et qui cherche à se dire sans toutefois y parvenir. Est-il possible d'entendre cette sagesse, comme Sotoba et bien d'autres, est-il possible d'entendre *mujo seppo* ? Entendre sans être influencé, étrange paradoxe, dans la mesure où du point de vue commun il s'agit d'entendre quelque chose d'extérieur, point de vue dualiste, mais entendre un objet intérieur serait encore un point de vue dualiste. Alors de quelle dimension s'agit-il, cette expérience d'entendre ? Entendre au delà de l'intérieur ou de l'extérieur, voir au delà de l'intérieur ou de l'extérieur, à la manière du soutra de la grande sagesse qui nous invite à aller au delà du par delà « sur les rives du satori ».

Être attaché à l'un de ces vents ou à l'influence de ces derniers, sépare de cette dimension d'entendre ou de voir. Deshimaru a écrit sur les portiques de la cloche devant le dojo à la Gendronnière ce texte:

*«Sans bruit ni odeur
La terre et les cieux
Répètent sans fin
Leur soutras sans paroles.»*

Qui peut le comprendre ? ...

«Un bâton fait d'une branche d'arbre le comprend inconsciemment.» La sagesse est au delà du perceptible par nos sens et par notre pensée rationnelle, cinquante ans après Dogen, maître Daichi écrit ce poème qu'il intitule : *Mujo seppo no wa*:

*«Les êtres non sensibles l'entendent.
Le vent sème le désordre dans la froide forêt et les feuilles envahissent le jardin
Même s'il n'y a personne, le mur d'enceinte a des oreilles.
Lanternes de pierre et colonnes, s'il vous plaît,
n'élevez pas la voix pendant un petit moment.»*

Certains êtres ont ces yeux, ces oreilles, ces sens qui ouvrent à l'au-delà dans l'instant. Cet écho sans différence entre dedans et dehors, un écho où il n'y a plus ni distance ni écart de temps, une symphonie avec laquelle nous résonnons de concert. Ph. Coupey évoque «les maîtres qui ont obtenu le satori en entendant les sons de la nature» ou la parole de leur maître, quelque chose qui vient de l'extérieur et qui fait écho sans distance ni écart de temps avec l'intérieur. En cela, simplement s'asseoir et se laisser s'harmoniser avec le quotidien de l'existence ; zazen, sans pourquoï.

2

Enseignement de la mi-juin à mes disciples

*«Nous devons tirer nous-mêmes notre propre anneau nasal.
Pendant les trois mois que dure la saison d'été, nous persévérons dans la pratique.
Aujourd'hui il ne reste que trente jours,
Aussi devons-nous accroître nos efforts et éteindre le feu qui brûle sur nos têtes.»*

Dans la continuité du premier poème concernant *mujo seppo*, Dogen parle de tirer soi-même son propre anneau nasal faisant référence au mythe de la «vache libre». Nous sommes souvent tenus par un anneau à différents endroits ou de différentes manières ; qui nous tient, qu'est-ce qui nous tient, qui nous guide ou qu'est-ce qui nous guide ? Les huit vents dont nous parlions précédemment, nos attachements et illusions, sont autant de directions qui nous éloignent de cette présence en soi, de l'ordre cosmique, d'entendre au-delà des mots, *mujo seppo*. Nos désirs, nos peurs, nos choix, nos jugements, nos certitudes et nos doutes, sont des vents qui tirent sur l'anneau de nos attachements. S'asseoir, observer et sentir ces vents pour les laisser passer non pas hors de soi mais à travers soi et se reprendre en main, cela constitue le chemin afin de tenir son anneau et le tirer soi-même, comme l'indique Dogen. Il existe une série d'illustrations qui datent du douzième siècle faites par Kakuan mettant en scène les étapes du cheminement vers soi intitulé les «dix taureaux», l'une de ces illustrations évoque la domestication du taureau. Le taureau symbolise le principe éternel de la vie en action, Kakuan commente son tableau : «Quand une pensée survient, une autre pensée la suit. Quand la première pensée surgit de l'illumination, toutes les pensées suivantes sont vraies. A travers l'illusion, on rend toute chose fausse. L'illusion n'est pas causée par l'objectivité ; elle est le résultat de la subjectivité. Tenez l'anneau du nez serré, et n'admettez pas même un doute». Dompter ces mouvements c'est la direction du retour à la maison, en soi, à la source telle que l'illustre Kakuan.

Le poème de Dogen renvoie aussi aux circonstances de l'époque, la saison d'été, la saison des pluies qui s'étend d'avril à juillet environ, période de *sesshin* dans le même temps qui durait un peu plus longtemps que de nos jours. Trois mois, écrit Dogen et il ne reste plus que trente jours. Actuellement, les *sesshin* durent moins longtemps, deux mois, un mois, une semaine, ou se fait en programme de méditation intensive, à la carte, ce qui pose la question de l'engagement dans la pratique méditative. Bien que la pratique et son approfondissement ne se jauge pas à son rapport au temps, les *sesshin* scandaient le rythme de vie des moines et parfois de certains laïcs dans ce temps fort où une communauté se retrouve. Un temps qui passe vite pour certains, moins vite pour d'autres mais qui concentre notre attention dans l'instant, il s'agit de «*persévérer*» dans ce temps vécu pour cet instant et dans ce lieu, même si des vents nous mènent vers hier, demain ou ailleurs.

Dans le vers suivant il est écrit : «*Aussi devons-nous accroître nos efforts et éteindre le feu qui brûle sur nos têtes.*». Deshimaru nous rappelle que cette image du feu qui brûle sur nos têtes est typiquement zen et qu'elle renvoie au fait que l'on ne peut remettre les choses à plus tard. Agir, c'est nécessairement dans l'instant présent, c'est ici et maintenant sans l'influence des huit vents, être libre

de réaliser son être essentiel dirait Dürckheim. Il existe bien des feux sur nos têtes, les désirs, les doutes, la vie, la mort écrit Coupey, des feux à éteindre dans l'instant afin d'agir librement. Ne pas être dirigé par les autres ou par l'extérieur mais par cette force en soi, une foi au sens des religions, au-delà d'avoir la foi, fondamentalement pour être foi. Pour Deshimaru ce poème traite de la vraie liberté, non pas au sens de «faire ce que je veux» mais de réaliser la vie que je suis simplement et naturellement. Ainsi, nous nous harmonisons avec le quotidien et *mujo seppo*, ainsi nous tirons notre propre «anneau nasal» qui au fur et à mesure s'efface pour glisser par delà l'anneau. «Au début de toute chose, l'effort est nécessaire. Après, on suit l'ordre cosmique.» dit Deshimaru. «Nous ne sommes pas dirigé par les autres, mais par notre propre foi, dit-il. Ne soyez pas influencé par les critiques. Il faut suivre la vérité authentique, suivre *mujo seppo* le sermon des êtres non sensibles, c'est la plus grande vérité». C'est l'image de chevaucher le taureau pour rentrer à la maison, simplement et naturellement. Se sentir s'écouler comme un ruisseau ou une rivière, ruisseler en observant l'impermanence de toute chose, observer *mujo* en traversant cette existence sans s'y attacher, sans chercher à demeurer sur quoi que ce soit, se sentir eau qui s'écoule trouvant sa propre voie, coulant sur un rocher, contournant une montagne, creusant une vallée, s'infiltrant dans les profondeurs de la terre. Être nuage et eau, évoque Ph. Coupey, «passer sans se fixer, sans s'attacher comme un nuage».

Croiser un trèfle à quatre feuilles
Le soleil filtre à travers les nuages
Et les oiseaux chantent

3

L'enseignement à mes disciples.

*«Soyez au delà des bouddhas et des patriarches de tous les temps.
Ne vous attachez ni au Sud, ni au Nord, ni à l'Est ni à l'Ouest.
Avec l'intuition du vent et des nuages, manger le gâteau de riz.
Attaquez et frappez le sage».*

Quelle est l'essence de la religion ? Quelle est l'essence de la spiritualité ? Maître Dôgen invite à être au-delà des bouddhas et des patriarches, d'être au-delà de l'image et de l'institution de la religion, au-delà de l'idéal d'une spiritualité, qui dans l'évolution d'une société immanquablement crée un fossé entre l'essence et les représentations construites quant à l'essence de la vie. Deshimaru cite un texte de Yoka Daishi énonçant : «Ne soyez pas anxieux au sujet des branches, il faut seulement saisir le racine».

Etre au-delà des bouddhas, des patriarches, des saints et des prophètes, être au-delà des sutras et des textes sacrés, au-delà des catégories que nous concevons mentalement, Dôgen indique ce chemin à ceux qui pratiquent. Pratiquer est la foi, pratiquer est la religion où le corps et l'esprit ne font qu'un, où le père, le fils et le saint esprit ne font qu'un, ainsi s'expérimente la pratique/réalisation. Dans son texte intitulé *Kômyô*, Dôgen nous rappelle qu'il n'y a pas un homme qui ne soit pas le soi et il cite le propos d'un ancien patriarche : «La Lumière de l'Eveillé n'est ni bleu, ni jaune, ni rouge, ni blanche». Aller au-delà des catégories pour sentir cette foi qui demeure dans l'essence de l'être. Il s'agit de ne s'attacher ni au nord, ni au sud, ni à une théorie ni à une autre, considérer la forme et la couleur et aller au-delà, ne s'attacher à aucune école car chacune est une voie potentielle en allant au delà.

Ph. Coupey pose la question de la lecture des sutras, des textes sacrés, «lire ou ne pas lire», combien de patriarches ont dénoncé le fait que le zen ne s'enseigne pas dans les textes, qu'il ne sert à rien d'étudier mais l'essentiel réside dans la pratique, les thérapeutes préconisent de ne pas lire les

théories mais d'éprouver la thérapeutique. Etudier ou ne pas étudier trouve son équilibre subtile en chacun, s'harmonisant mutuellement sans s'attacher à la lettre qu'elle soit du texte ou de la forme du corps fixée ; aller au-delà des catégories et de la lettre. A ce propos, il existe une sacrée histoire mainte fois contée de la rencontre entre Tokusan et une vieille femme qui vendait des gâteaux de riz. Tokusan, attaché au Sutra du Diamant et à ses volumes de commentaires qu'il avait fait de ce dernier, est resté sans paroles à la question de la femme qui lui avait demandé : «Avec quel esprit mangerez-vous ce gâteau ?» Une histoire qui illustre le rapport au savoir, celui de l'étude et celui de l'expérience, Ph. Coupey cite Maître Dôgen racontant cet échange entre Tokusan et la vieille femme dans un texte du *Shôbôgenzô* qu'il titre *Shin Fukatoku*, «L'esprit est insaisissable». Plus tard Tokusan brûla ses textes après avoir rencontré son maître Ryûtan. Qu'est ce que l'esprit insaisissable ou le non-esprit ? La question de la vieille femme nous indique cette voie, question qui peut se poser dans chaque action du quotidien, avec quel esprit marchons-nous, avec quel esprit pratiquons-nous zazen ? ... La pratique/réalisation de Dôgen, la présence dans l'instant, au-delà de la vie et de la mort écrit Coupey, sans être «encombré» par nos attachements à la forme ou à la lettre. Or, si nous observons cette forme ou cette lettre à laquelle nous serions attachés, le poème de Dôgen nous rappelle; «attaquez et frappez le sage», dans le même sens Rinzaï disait : «Si vous voyez le bouddha tuez-le!», comme nous pourrions dire «si vous voyez un dieu, tuez-le !», tuez l'image, la dualité rappelle Coupey. Alors simplement observer la forme et la lettre/ sentir le bâton/ entre l'étude et la pratique/ le voile devient transparent.

4

*«Les futons des sept bouddhas, je veux les briser
Maintenant que le zenban de mon défunt maître m'a été transmis.
Les narines et les yeux doivent être sur une ligne horizontale'
Le sommet du crâne tourné vers le ciel bleu et les oreilles vers les épaules.»*

Maître Deshimaru dans ses commentaires dit : «C'est aussi par ses poèmes que Dôgen enseigne zazen à ses disciples. Les poèmes de Dôgen parlent toujours de zazen, zazen face au mur, c'est la vraie transmission du Bouddha et des patriarches». Transmission d'une pratique, d'une posture ou d'une attitude du corps qui est esprit dans le même temps. Dans le *Fukanzazengi*, Dôgen décrit cette attitude en zazen encourageant disciples et laïcs à la pratique. Jour après jour l'assise sur le zafu approfondi cette intimité avec soi-même et l'attitude juste, le zafu accueillant cette assise en est marqué, usé parfois brisé, n'être plus qu'un avec le zafu. «Il ne restera plus qu'un zafu sous le ciel vide ou le poids d'une flamme ...», propos que nous retrouvons souvent chez les maîtres zen. Dans le premier vers, il est fait référence aux «sept bouddhas», car il y a eu plusieurs bouddhas avant Shakyamuni, nous rappelle Deshimaru. L'univers ne provient pas d'un être, il y a l'être qui précède dont nous héritons de la vie qui nous traverse, il y a la vie qui précède, «quel était votre visage avant votre naissance», c'est un koan posé par les maîtres du Rinzaï, nous nous référons à au-delà, à la loi ou l'ordre cosmique qui nous précède et nous régit.

Ph. Coupey parle des bouddhas de la méditation, représentant les potentialités de chaque être, celle de la méditation assise (*Dhyâni Bouddha*), le petit esprit ou l'esprit de l'égo (*Bouddha Vairocana*) qui est l'esprit auquel nous nous identifions voilant par là, le mouvement de l'ordre cosmique en nous attachant à ce qui nous entoure dans cette vie. Il poursuit avec le *Bouddha Aksobhya* qui représente la solidité, la stabilité, ce qui ne bouge pas comme en zazen, l'ancrage dans la terre ; puis le *Bouddha Ratnasambhava*, l'équanimité, une sagesse qui tend vers la compassion, l'être encore

1 Ce vers est repris par Deshimaru en le traduisant par « Les narines et les yeux doivent être sur une ligne verticale » et par Coupey comme suit « les narines et les yeux sont horizontaux », j'ai repris ce vers en fusionnant les deux afin de préserver le sens. Souvent le propos de Dôgen a été cité par « le nez vertical et les yeux horizontaux ».

porté par son ego s'ouvre à l'autre par le don. Ensuite, l'être affine la perception des sens et la discrimination intellectuelle approfondissant le discernement par la pratique, aussi cet éclairage appelé lumière infini est représenté par *Amitâbha* avant d'atteindre «la cible» avec le *Bouddha Amoghasiddhi*, le petit ego transformant son karma, se libérant des attachements. Sur ce cheminement se présente la transmission comme le *Bouddha Kâshyapa* au *Bouddha Shakyamuni*. Sept Bouddhas pour indiquer ce cheminement intérieur, une révolution en soi comme un demi-tour en zazen. L'enseignement ou le Dharma et cette pratique ne viennent pas d'une personne unique, écrit Coupey mais de bien avant, la vie transcende l'être, nous en témoignons et certains n'ont d'autres recours que de le transmettre encore et encore. La transmission passe par la pratique et par instant est certifiée par un maître qui reconnaît que l'unité s'est révélé, mais la transmission passe aussi par des objets qu'un maître donne à son ou ses disciples, Nyojo a transmis son zenban, son zafu et son kyosaku à Dôgen, Sawaki a transmis son *zenban*, son bol et son kesa à Deshimaru, transmission par les objets, par la pratique et d'esprit à esprit ainsi se poursuit la voie du zen.

Les deux derniers vers rappellent les indications pour la pratique. Les «yeux horizontaux et le nez vertical» voilà ce que dit Dôgen en rentrant de Chine lorsqu'on lui demande qu'est-ce qu'il ramène de son voyage en terre du T'chan, il ne dira pas qu'il rapporte des sutras ou des traductions d'anciens textes mais une simple indication pour la pratique de zazen. Régulièrement, ces indications sont reprises, jour après jour, assise après assise, nous sommes traversés par notre propre verticale, la tête droite, «poussant la terre avec les genoux et le ciel avec la tête» répète régulièrement R. Rech, attitude qui lentement devient naturelle, inconsciemment, nous ramenant à une condition normale. Poser le regard à environ un mètre devant soi, sans s'attacher ni aux objets extérieurs par les sens, ni à ceux intérieurs par la pensée, ainsi *Mushotoku* et *Hishiryô* ne sont plus des concepts mais se réalisent dans la pratique, rappelle inlassablement Deshimaru.

5

La fleur de lotus, Rogetsu ren

*«Zazen face au mur
Est différent des autres religions et de l'Hinayana
Antérieur à Bouddha lui-même
Et semblable à la fleur de lotus dans le feu en décembre.»*

«*Zazen face au mur*», une pratique transmise dans le zen soto qui se différencie d'autres pratiques méditatives, voire d'autres religions. Bien des pratiques méditatives existent; hinayana, vipassana, rinzai, chrétienne, musulmane, juive, ... mais Dôgen parle de zazen face au mur, en faisant demi tour, sans observation d'objet, de méditation sur un texte ou sur une image, tel que le lui a transmis Nyojo et les patriarches qui l'ont précédé. Face au mur, est une posture du corps et de l'esprit, sans s'attacher à un objet extérieur ou intérieur, faire demi tour en soi sans que le soi devienne un objet. Que représente le mur ? demande Coupey. «Être face à la nature et non face aux êtres humains...», être face à la nature que maître Sosan désigne comme la caractéristique originelle de toute existence qu'incarne l'être humain dégagé de la dualité que notre esprit créé par les sens et la représentation d'objet que nous en faisons. Le regard que nous portons sur l'extérieur induit la création d'objet, l'autre, la comparaison, le jugement, le désir, comme les autres sens induisent les mêmes phénomènes. «Certains quittent le zen car ils sont fatigués de regarder le mur, raconte Coupey, ... mais nous ne sommes plus devant quoi que ce soit : c'est être un avec le cosmos».

Le troisième vers énonce que le zazen est antérieur au bouddha, zazen existe depuis toujours, avant les bouddhas, dit Deshimaru, c'est l'ordre cosmique lui-même. Quel sens y a-t-il à le chercher

comme s'il s'agissait d'un objet, de le nommer ou de le conceptualiser ? La pratique/réalisation est l'expérience que nous sommes éléments de l'ordre cosmique, qu'il est nous et nous sommes lui, c'est «là où l'union en tant qu'union disparaît», écrit Coupey citant Patanjali. Alors, sur ce chemin de transmission comment dire, décrire, nommer ce qui ne peut l'être, comment approcher ce qui est déjà depuis toujours, paradoxe auquel nous confronte la dualité, aussi l'image, la poésie, la parabole bordent cette frontière de la dualité pour, par moment, la faire éclater et laisser exister ce qui est en soi.

Le quatrième vers offre une telle image, énonce une expression énigmatique à la manière d'un koan. «*Zazen est semblable à la fleur de lotus dans le feu en décembre*». Expression d'une impossibilité dans la conscience ordinaire de l'homme, en référence à sa raison, expérience vécue dans la pratique de zazen, or la question du «comment faire» revient régulièrement à la bouche des pratiquants. Deshimaru et Coupey reprennent le dialogue entre Yakusan et Sekito, ce dernier lui demande :

« - Que faites-vous ?

- Je ne fais rien, dit-il
- Mais vous faites zazen. Pourquoi répondez-vous que vous ne faites rien ?
- Même si je fais zazen, je ne pratique même pas zazen, dit Yakusan.
- Alors pourquoi dites-vous : je ne fais rien ? Qu'est-ce que rien ?
- Même mille sages ne peuvent comprendre ; répond Yakusan»

Qui peut l'expliquer, qui peut expliquer ce quatrième vers de la fleur de lotus dans le feu en décembre ?

Etre en zazen
Marchant à travers les saisons
Qui n'existent pas
Mais signifient l'impermanence
De la réalisation

6

Enseignement à mes disciples

*«Polissant la tuile pour en faire un miroir
Et assis impassible comme une montagne,
L'objet véritable du bouddhisme venu de l'ouest
Est comparable au fruit de la grenade avant qu'elle ne s'ouvre et au volcan avant l'éruption.»*

Poème de Dogen, qui dès le premier vers fait référence à un monde entre Nangaku et Basso sur le lien entre zazen et nos désirs. Faire zazen pour devenir bouddha est comme polir une tuile pour en faire un miroir, cela peut nous faire sourire et pourtant c'est une attitude que nous adoptons bien souvent. Faire ceci pour cela, méditer pour être bien, pour ne plus stresser, pour éloigner la maladie ou être performant, autant de manière de s'orienter vers la méditation zen et pratiquer zazen mais qui, pratiqué dans un but, se révèle impossible. Pratiquer zazen de manière égoïste, pour soi, n'est pas zazen, bien qu'au début nous butons comme Basso sur ce «devenir bouddha».

Ph. Coupey écrit dans son commentaire; «Quand on découvre le zen, on a toujours un but. Mais après quelques temps de pratique, on remarque qu'on ne s'intéresse plus à ce but qui nous a fait venir au zen et qu'on l'abandonne. Il faut pourtant continuer zazen ...».

Deshimaru dans son commentaire rappelle à l'ordre cosmique, il interroge le politique et le religieux, l'homme qui construit sans tenir compte de cet ordre, détruit l'univers et lui-même en somme. Si la civilisation s'oppose à la nature, il se prépare une crise, l'opposition conduit à plus ou moins long terme à la crise. Aujourd'hui, nous prenons conscience de l'impact de l'homme sur la nature, alors que de tout temps il était en interaction, voire en harmonie, mais actuellement nous sentons ce déséquilibre à l'œuvre. Comment faire ? Pratiquer *zazen* disait Deshimaru, pratiquer *zazen* ou la méditation disent les référents de ces pratiques, simplement s'asseoir et s'harmoniser avec l'ordre cosmique, aussi nos actions du quotidien vont se transformer et s'équilibrer avec la nature.

Deshimaru répète souvent, à la suite de Dogen, dans ses *kusens* que *mushotoku* est la religion la plus élevée ; «sans but ni esprit de profit.»

Etre assis, impassible comme une montagne, illustre la démarche de suivre la voie naturellement. Revenir à la condition naturelle, corps/esprit en harmonie et harmonisé avec la nature, Dogen parle de conscience *hishiryō*, Chauchard de bioconscience, une simple présence dans une attitude juste comme la montagne, stable, calme, vaste et profonde, balayée par les vents et la pluie et éclairée par la lune. Le maître de Dogen, Nyojo disait : «En pratiquant *shikantaza*, vous pouvez comprendre le zen». Nombre de contemporains se pose la question de son utilité, au temps de Dogen déjà on lui posait la question du pourquoi faire *zazen*, pourquoi méditer, or il n'y a aucun but sinon le chemin lui-même, instant après instant. Certains pensent que c'est une perte de temps, qu'il y a mieux à faire dans ce monde où tout va très vite, qu'il y a plein de choses à découvrir ou d'activités à faire, plutôt que de rester face au mur, face à soi.

«Être en unité avec le cosmos, dit Coupey, voilà le *zazen*, la montagne n'a pas d'objet, ne cherche pas à obtenir le *satori*, ... pas de projet, pas de pensées personnelles, c'est cela suivre l'ordre cosmique». La montagne recouvre une symbolique importante dans le zen, ainsi que dans différentes cultures, certains maîtres zen ont eu pour nom la montagne où ils vivaient. Vivre dans la montagne, entrer dans la montagne, devenir un avec la montagne, comme nous entrons en soi, sans peur, solide et tranquille. Coupey citant son maître rapporte ce propos quant à l'image de la montagne : «si vous n'utilisez pas *zazen* pour votre ego, alors la pensée de la montagne apparaît. La posture sans rien».

Dans les deux derniers vers il est dit : «l'objet véritable du bouddhisme venu de l'ouest / Est comparable au fruit de la grenade avant qu'elle ne s'ouvre et au volcan avant l'éruption.» renvoie au moment de la maturation avant la transmission de l'essence du zen. La grenade est un fruit dont l'écorce est lisse et dure, un peu rosée et couronnée par une auréole dorée, en l'ouvrant nous découvrons un fruit rouge sang, juteux avec de nombreuses graines. Associée à de nombreux mythes et histoires, la grenade renvoie à la fécondité, à la mort et au renouveau, à la transformation. Coupey évoque que «cette essence venue de l'ouest, objet véritable du bouddhisme, cette fécondité spirituelle demeurera intime, secrète, pas montrée, pas exposée. Invisible comme l'intérieur d'une grenade, d'un volcan, comme l'intérieur de la terre. Comme l'intérieur de notre propre esprit». Qui sommes-nous ? Qu'y a-t-il en nous ? Désirs, illusions, peurs, émotions, corps vivant assis comme une montagne prête à s'ouvrir et laisser jaillir l'essence de soi.

«Tourné vers le soleil, il vient, la fleur ouverte à la main,
Préparant le thé de Maître Joshu
Le pauvre moine, à l'aspect rond comme la lune à la mi-automne
Demandez-lui alors ce qu'est le chanvre.»

La tradition zen utilise beaucoup les images formant des énigmes s'exprimant dans les poèmes. Chaque vers est un *koan* dit Deshimaru s'inspirant d'histoires zen. Dans le premier vers : «*Tourné vers le soleil, il vient, la fleur ouverte à la main*», il est fait référence à cette scène mythique de la transmission entre Bouddha et Mahakashyapa, une fleur qui tourne entre ses doigts et en réponse un sourire, la compréhension d'esprit à esprit entre le maître et le disciple. Deshimaru comme bien d'autres maîtres de la transmission y ont fait régulièrement référence, un rappel constant qui prépare dans l'éducation de l'auditeur l'ouverture à une transmission à la manière d'autres récits qui illustrent cette forme de transmission d'esprit à esprit.

Une fleur de lotus, une fleur d'udumbara, fleur symbolique et légendaire que reprend aussi Ph. Coupey dans la tradition de «la transmission du Dharma, de personne à personne», il rappelle que «tous les maîtres de la transmission donnent cet enseignement en utilisant le symbole de la fleur», maître Reiun et maître Nyojo ont eu le satori en voyant éclore (pour l'une) et tomber (pour l'autre) une fleur de pêcher, ouverture à cet éveil de la vie et de la mort inséparable, éveil et l'impermanence de toute chose mais aussi de leur interdépendance. Dans ce sens, Ph. Coupey revient à ce que disait Deshimaru quant à la dimension de «*tourné vers le soleil*» parlant de cause contributive ou coopérante (*nen*) articulée à la cause originelle (*in*). La graine a besoin d'eau, de terre et de soleil pour s'éveiller à sa nature profonde, devenir fleur, fruit, arbre, ... La parabole du semeur dans la tradition chrétienne évoque cet aspect du devenir soi dans la rencontre entre une parole et celui qui l'accueille. Cette rencontre entre deux êtres, le maître et le disciple, entre deux événements qui coïncident intimement, d'esprit à esprit ou de nature à nature produit une résonance fulgurante qui harmonise l'instant. Or, quelle est la cause originelle et celle contributive dans l'impermanence de la vie ? tantôt originelle tantôt contributive ainsi s'harmonise les êtres et la nature qui ne font qu'un lorsque la fleur tourne entre les doigts de l'Éveillé. Maître Deshimaru donne différents exemples dans son commentaire du poème en évoquant ce principe de Innen qui est très important dans le bouddhisme, dit-il et qu'il a développé dans des kusen évoquant la loi du karma.

Dans le second vers : «*Préparant le thé de Maître Joshu*», il est fait référence à cette tradition du thé offert aux visiteurs de passage. Deshimaru citait régulièrement ce monde dans lequel un moine vint voir Maître Joshu et lui demande ; Quelle est l'essence du bouddhisme ? Avez-vous déjeuné ? Rétorque le Maître, oui répond le moine : Eh bien lavez votre bol, répond Joshu. Ph. Coupey poursuit avec une autre histoire référée à Maître Joshu illustrant l'importance de la présence dans la rencontre, dans cet instant vécu qui est l'essence même de l'enseignement du zen.

Qui sont ces visiteurs, se laissent-ils infuser par le thé de la transmission ? Que cherchent-ils ? L'essence du bouddhisme à la manière du moine, des réponses à leurs questions existentielles, calmer les angoisses et rassurer un avenir incertain ? Prenez une tasse de thé, dit Joshu, simplement être là dans cet instant.

«*Le pauvre moine, à l'aspect rond comme la lune à la mi-automne*», écrit Dogen fait référence à cette dimension d'humilité, celui qui accueille le thé, la parole de l'enseignement, la transmission car il est non-plein d'objet, de savoir et de vérité, il est vidé de l'attachement au désir et illusion et fait place dans son bol au non-advenu. Dans la tradition chrétienne l'image du «pauvre» occupe une place importante et se présente comme l'attitude qui permet à la présence de l'Être de se réaliser. La lune est un symbole omniprésent dans le zen, les calligraphies foisonnent sur ce thème et le cercle la désignant a été attribué à Nagarjuna qui l'aurait dessiné pour la première fois en commentant : «ceci est la nature de Bouddha». Or dans le zen, nous évoque Coupey, la lune signifie aussi ku, le vide d'où vient toute chose. Calligraphie et sumi-e représentent des instants de la nature comme pour tenter de fixer ce qui pourrait indiquer l'ouverture de cet instant de la nature dans la nature. Elle est nous et nous sommes elle, dans l'instant la passerelle peut s'ouvrir éveillant à cette connaissance ou cette reconnaissance, la lune éclaire ce passage du sujet à l'objet ou de l'objet au sujet formant une unité vécue dans l'instant. Les histoires de lune sont multiples dans la tradition zen, Deshimaru

racontait aussi cette histoire du père et son fils partis pour aller dérober des haricots : personne ne nous voit ? demande le père, non papa, mais la lune nous regarde. La loi de la nature, présente ne nous permet pas d'échapper à nous-mêmes, la lune symbolise cette loi, cette conscience, cette absence/présence, ce vide/plein dont nous faisons partie. Comment entrer en contact avec la lune demande un moine à Joshu, c'est elle qui tombera et viendra à votre rencontre répond le Maître, voilà une autre histoire contée par Coupey disant que c'est un beau koan et il rajoute : «Ne pas aller vers les étoiles mais laisser le ciel venir à notre rencontre». Dans son commentaire il poursuit en écrivant que le sujet rencontre l'objet (qui est à l'extérieur) afin d'éclairer cette interdépendance et cet éveil à cela, Dôgen parlera dans le Busshô de «contempler les relations circonstanciées du moment favorable».

Dans le dernier vers : «*Demandez-lui alors ce qu'est le chanvre*», il est fait allusion à un autre monde entre un maître et son disciple, que l'on retrouve dans le Mumonkan précise Coupey. «Qu'est-ce que la nature de Bouddha ? demande le disciple ; Trois livres de chanvre, répond Tozan». C'est une question qui revient souvent chez les moines et les disciples, construisant un monde qui devient un koan c'est une méthode d'éducation dans le zen dit Deshimaru, Dôgen l'utilise avec les moines qui les suivent. Ph. Coupey poursuit cette histoire avec ce même moine qui est allé voir Maître Chimon et demande : «que signifie la réponse de Tozan ? Fleurs en abondance, brocard éclatant, vous comprenez répond Chimon ; non fait le moine ; et le maître de poursuivre, bambous au sud, arbres au nord...».

Décembre 2016
René Monami